
3 9004 01508952 4

RÉCITATIONS

POUR

LES ÉLÈVES DU COURS SUPÉRIEUR

DE

DICTION FRANÇAISE

DE

MADEMOISELLE IDOLA SAINT-JEAN



MONTRÉAL

1917

LA SAINT VALENTIN.

Croyez-vous à Saint-Valentin ?
Si vous doutez, voici la preuve
Que ce qu'on nous dit est certain.
Mon Dieu, l'histoire n'est pas neuve.
Mais, en amour, rien d'inventé,
Comme on aimait toujours on aime,
Le refrain est toujours le même ;
Seul passe ceux qui l'ont chanté.

On dit qu'aux premières lueurs
De l'aube, partant en voyage,
L'amour doit unir tous les coeurs
Qu'il trouvera sur son passage,
Il conduit chacun par la main,
Et jusque au soir il chemine,
Devant à chaque Valentine
Montrer ainsi son Valentin.

Ce jour-là qui se montre à vous
Le premier, est celui-là même
Qu'il vous destine pour époux ;
C'est celui-là seul qui vous aime.
Il choisit les plus innocents ;
Et jusque sous le clair feuillage
Les oiseaux entrent en ménage,
Et font leurs nids pour le printemps.

Or, la veille de ce jour-là,
Je m'endormis l'âme inquiète,
Car, je croyais à tout cela.
L'amour qui sans cesse nous guette
Pouvait fort bien le lendemain,
Sous mes rideaux de mousseline,
Me choisissant pour Valentine,
Me désigner mon Valentin.

Lentement je fermais les yeux,
Et songeant à ce doux mystère,
Je fis les plus beaux rêves bleus,
Les plus jolis qu'on puisse faire.
Et je m'éveillas seulement,
Quand par mes fenêtres mi-closes
Un beau soleil aux teintes roses
Dans ma chambrette entrait
gaiement

J'ouvre une parenthèse ici,
Car, je voudrais ne rien vous taire,
Décidée à vous faire ainsi
Ma confession toute entière —
J'avais alors un grand cousin
Lequel, sans peine on le devine,
Devait rêver de Valentine
Autant que moi de Valentin.

L'aimais-je ?—Je n'en savais rien.
M'aimait-il ? J'ignorais la chose.—
Sait-on jamais quand l'amour vient ?
En connaît-on jamais la cause ?
On peut s'aimer sans y penser,
D'une façon ou bien d'une autre—
Ne sachant quelle était la nôtre
Nous nous aimions sans plus chercher.

Moi du moins, le coeur tout tremblant
Je vins donc ouvrir ma fenêtre—
Puis je regardais lentement,
Quand je vis devant moi paraître
Qui ? ...Précisément ! mon cousin
Qui me criait : " Bonjour, cousine
"J'attends ici ma Valentine,
Et vous?" "Moi" j'attends Valentin."

Et nous demeurâmes surpris
Ne trouvant d'abord rien à dire.
Mais tous deux nous avions compris.
Le premier, il se mit à rire.
Et moi tout bas je m'avouais,
Que tout en ouvrant ma fenêtre,
Sans y prendre garde peut-être,
C'était à lui que je pensais.

Saint Valentin nous unissait.
D'aucun peut-être en cette affaire,
Diront que notre coeur l'aidait.
Croyez toujours et laissez faire,
C'est grâce à lui que le cousin
Sût le secret de sa cousine,
Et s'il épousa Valentine,
C'est grâce à la Saint Valentin.

FERNAND BEISSIER.

L'ÉCRIN.

Au fond du noir castel, dans la salle de Chêne,
On venait de fêter la blonde châtelaine,
La blonde châtelaine aux beaux yeux de saphir,
Et, seule maintenant dans le pourpris antique
Elle suivait des yeux, tout le long du portique
Le dernier chevalier qui venait de partir.

. . .

Sous un amas de fleurs, la haute cheminée,
Cachant son bois noirci, paraissait couronnée ;
Tables et guéridons, consoles et bahuts,
Tout était surchargé de guirlandes fleuries,
Hommage gracieux d'affections chéries,
Et tout disparaissait sous les bouquets touffus,
Le regard attendri, la blonde châtelaine,
Prit dans ses frêles doigts sur la table d'ébêne,
Un iris odorant aux reflets azurés,
" Je ne veux que toi seule, charmant iris" dit-elle
" Toi cher et doux présent de l'amitié fidèle
" Toi, beau comme le ciel de mes rêves dorés.

Sa main blanche entr'ouvrit le bahut séculaire
Ou tant de souvenirs dormaient dans le mystère,
Et rêveuse elle prit un coffret de fluor—
Tandis qu'un songe aimé glissait sur son front pâle,
Elle posa la fleur aux doux reflets d'opale
Dans le fragile écrin, sur la peluche d'or.

II

Bien du temps a passé sur ce beau jour de fête,
Sous le vent des douleurs elle a courbé la tête
La blonde châtelaine aux beaux yeux de saphirs,
De sa main amaigrie elle entr'ouve l'armoire,
Ou de ses souvenirs elle garde l'histoire,
Fière comme un blason, triste comme un soupir,

. . .

Ses doigts ont effleuré le coffret artistique,
Ou depuis si longtemps git la chère relique,
Doux gage, hélas ! flétri, d'un serment méprisé,
Et tandis qu'en sanglots se déchire son âme,
Elle a livré l'iris aux ardeurs de la flamme,
Et l'écrin de cristal à ses pieds, s'est brisé.

Ainsi, parmi les fleurs dont la vie est semé,
Nous choisissons aussi notre fleur bien aimée,
Comme la châtelaine aux beaux yeux de saphir,
Nous aussi l'enfermons au fond d'un reliquaire,
Nous l'entourons d'amour, de respect, de mystère,
Afin que jamais rien ne la puisse ternir.

Cette fleur qui pour tous sur la route s'élève,
C'est une illusion, une espérance, un rêve ;
Et l'écrin précieux ou l'on doit la poser,
C'est le coeur ; Si le rêve inexaucé, s'envole,
Si l'illusion fuit, si la fleur s'étiole,
Faut-il garder l'écrin?... Non, il faut le briser.

Madame EDGAR TIBEL.

L'AMOUR FRILEUX.

L'hiver avait pris son quartier
Et la nature semblait morte.
J'étais seul près de mon foyer
Lorsqu'on vint frapper à ma porte :
"Qui est là?"--"C'est moi me dit-on,
A votre feu faites-moi place,
C'est moi le petit Cupidon.
Ouvrez-vite, le froid me glace!"
—"Passez donc,
Passez, monsieur Cupidon.
D'aimer, j'ai perdu l'habitude,
Je me plais dans ma solitude,
Passez, monsieur Cupidon ! "

Mais le drôle frappa plus fort,
Et m'implorant d'une voix tendre :
"Demain si vous me trouvez mort,
A vous il faudra vous en prendre."
En me parlant sa voix tremblait.
"C'est si peu ce que je réclame,"
J'entendais le vent qui soufflait,
Je sentis s'entr'ouvrir mon âme.
—"Entrez donc,
Entrez, monsieur Cupidon,
Pour un instant, je vous abrite,
Chauffez-vous, mais repartez vite,
Entrez, monsieur Cupidon!"

Le gamin courut près du feu,
Du plus grand sans-gêne du monde,
Et me dit : "Regardez un peu,
Mes beaux yeux bleus, ma tête blonde,
Et chez-moi je vis s'installer
Cet amour que le vent m'apporte
Il oublia de s'en aller,
J'oubliai de rouvrir ma porte,
"Restez donc,
Restez, monsieur Cupidon,
L'hiver sera long cette année,
Ici la place est bien chauffée,
Restez, monsieur Cupidon."

PAUL HILHAUT.

LE VAISSEAU D'OR.

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif :
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues ;
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit toucher le grand écueil
Dans l'océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes,
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégoût, Haine, et Névrose, entre eux ont disputé.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?
Qu'est devenu mon coenr, navire déserté?
Hélas! Il a sombré dans l'abîme du rêve!....

EMILE NELLIGAN.

LES FIANCÉS DES CATACOMBES.

La nuit pèse sur Rome et l'heure est avancée,
L'amphithéâtre est vide et le peuple-roi dort
Mais dans la Catacombe où s'exhile la mort,
Faustus, près de l'autel attend sa fiancée.
Ils sont, tous deux, les fils des saints qui dorment-là
Avec leur foi vaillante, ils ont leur vie austère
Ils sont nés dans le Christ au même baptistère
Et Faustus, à l'autel, attend Donatilla.
Même en ces temps de deuil et de sanglant orage,
Le bonheur peut fleurir sur leur âpre chemin.
Ils iront, fiers et purs en se donnant la main ;
Ils n'auront qu'un seul coeur, mais un double courage.
Donatilla, ce soir, à Faustus va s'unir ;
Et le doux vétéran des luttes de l'Église,
Que sa voix et son sang, tour à tour fertilise,
Urbain, le saint évêque est venu les bénir.
Il est là, revêtu de sa robe de fête :
Il prie en appuyant son front sur un tombeau
Lui-même, il a voulu que l'autel fût plus beau,
Pour cette heure du ciel que le Seigneur a faite
Et dans la Catacombe on a semé des fleurs ;
Sur les corps des martyrs les palmes s'amoncellent,
Près des fioles de sang des lampes étincellent ;
La pourpre au tuffe blanchâtre a prêté ses couleurs.
Urbain prie ; et Faustus vient et va ; joie et crainte
S'agitent à la fois dans son coeur de vingt ans.
Donatilla se fait attendre bien longtemps....
Il écoute ; aucun bruit dans l'obscur labyrinthe.
Quand donc, là-bas, au fond de ces couloirs étroits,
Brilleront les flambeaux précédant l'humble escorte.
Faustus se trouble ; en vain le pontife l'exhorte,
Il parle en vain de paix, il montre en vain la croix.
" Père, Donatilla ?...
Non, ne doute point d'elle.
— Elle aura craint la nuit, les passants.. Non, chrétien ;
Son coeur est intrépide, il est digne du tien.
— Aurait-elle oublié ?....
Non, son coeur est fidèle.
Un bruit sourd et lointain résonne ; un bruit de pas.
Dans les longs corridors le bruit se précipite :
Faustus s'avance, il tremble, il vit. Son coeur palpite.
Mais le bruit continue et ne s'approche pas.
Ce sont des coups frappés dans le tuf que l'on creuse ;
C'est la pioche de fer qu'on entend retentir :
On taille un loculus pour un frère martyr.
Faustus frémit, il pleure ; et de sa main fiévreuse
Saisit la main du prêtre et la pose à son front :
" Il est en feu, dit-il ainsi que ma pensée ;

Nos yeux ne verront point, ce soir ma fiancée.
— Espère encore, mon fils; ce soir, ils la verront
Faustus marche au hasard ; au hasard il regarde
Les symboles de foi gravés par le fossor :
Le poisson, les cinq pains, l'oiseau qui prend l'essor,
Le bon Pasteur . . . " Pasteur divin, viens, sauve, garde,
Amène à ton autel cette enfant que j'attends ;
O Christ . .
Mais tout à-coup, au fond des couloirs sombres,
Des torches de santal ont dissipé les ombres :
Quelle foule, des voix, des hymnes éclatants ;
Un immense cortège emplit les galeries :
Des diacres, des vieillards, des vierges. A la main
Ils tiennent des lauriers qu'on effeuille au chemin,
Ou des gerbes de lis et des branches fleuries.
— " Voici l'instant de Dieu que ton âme appela "
Dit Urbain. Et Faustus médite un doux reproche
Quand un diacre à grand pas fend la foule, s'approche,
Et tourné vers Faustus . . . " Voici Donatilla. . . . "
Faustus lève ses yeux ou rayonnent la joie.
Au milieu des flambeaux et des fleurs, à l'écart,
Des fossores, bras nus, soulèvent un brancard ;
Quel fardeau portent-ils dans la pourpre et la soie ? . . .
Le cortège fait place ; ils marchent vers l'autel,
Et le diacre : " Faustus, que ta foi te soutienne . . .
Voici Donatilla . . . mais martyre chrétienne
Dont le Christ est la vie et l'époux immortel.
Elle vient d'achever sa victoire bénie,
De lasser les bourreaux de César et de l'enfer ;
Sous la dent des lions, sous les ongles de fer,
Sa lèvre a prononcé ton nom dans l'agonie.
" A prix d'or, j'ai sauvé son corps, cueilli son sang
Témoignages de Dieu, triomphantes reliques. . . .
Son âme suit l'agneau dans les choeurs angéliques
Et chante l'Hosanna de Gloire au Tout-Puissant.
" La mort a respecté son sourire et ses charmes
Nous gardons sa mémoire, acclamons ses combats.
Invoque-la, Faustus, dans l'exil d'ici-bas ;
Ta douleur est la nôtre, et nous pleurons tes larmes.
Tous murmuraient : " Amen . . . "
Quand le diacre eût fini,
Urbain montra la croix où l'Éternel expire ;
Faustus baisa la main de la vierge martyre
Et dit en sanglotant : " O Christ, soyez béni. . . .

Rév. Père DELAPORTE.

LE DOIGT DE LA FEMME.

Dieu prit sa plus molle argile
Et son plus pur kaolin,
Et fit un bijou fragile,
Mystérieux et câlin.

Il fit le doigt de la femme,
Chef-d'oeuvre auguste et charmant,
Ce doigt fait pour toucher l'âme
Et montrer le firmament.

Il mit dans ce doigt le reste
De la lueur qu'il venait
D'employer au front céleste
De l'heure où l'aurore naît.

Il y mit l'ombre du voile,
Le tremblement du berceau,
Quelque chose de l'étoile,
Quelque chose de l'oiseau.

Le Père qui nous engendre
Fit ce doigt mêlé d'azur,
Très fin pour qu'il restât tendre,
Très blanc pour qu'il restât pur.

Et très doux, afin qu'en somme
Jamais le mal n'en sortit,
Et qu'il put sembler à l'homme
Le doigt de Dieu, plus petit.

Il en orna la main d'Eve,
Cette frêle et chaste main
Qui se pose comme un rêve
Sur le front du genre humain.

Cette humble main ignorante,
Guide de l'homme incertain,
Qu'on voit trembler, transparente,
Sur la lampe du destin.

Oh ! dans ton apothéose,
Femme, ange aux regards baissés,
La beauté, c'est peu de chose,
La grâce n'est pas assez.

Il faut aimer. Tout soupire,
L'onde, la fleur, l'alcyon ;
La grâce n'est qu'un sourire,
La beauté n'est qu'un rayon.

Dieu qui veut qu'Eve se dresse
Sur notre rude chemin,
Fit pour l'amour la caresse,
Pour la caresse ta main.

Dieu, lorsque ce doigt qu'on aime
Sur l'argile fut conquis,
S'applaudit, car le suprême
Est fier de créer l'exquis.

Ayant fait ce doigt sublime,
Dieu dit aux anges : Voilà !
Puis s'endormit dans l'abîme ;
Le diable alors se réveilla.

Dans l'ombre où Dieu se repose,
Il vint, noir sur l'orient
Et tout au bout du doigt rose
Mit un ongle en souriant.

VICTOR HUGO.

UN MOT D'ENFANT.

J'adore les enfants, tout haut devant eux-mêmes
Et voyez si j'ai tort, un marmot m'entendit
Et de son air calin : " Monsieur, puisque tu m'aimes,
Je te promets, dit-il, de te donner un nid. "

Un nid ! sentez-vous bien quelle divine chose ?
Cet ingénu trésor l'appréciez-vous bien ?
Un enfant dont le coeur pas plus gros qu'une rose
Peut tenir dans un nid, fait ce présent au mien.

A quelque ambitieux que hante la chimère
De graver à jamais son nom dans le granit,
Un oiseau tiède encor des ailes de sa mère,
Offre tout simplement, pour don suprême, un nid.

Un nid ! C'est la chaleur intime et le murmure,
La tendresse et l'espoir dans l'ombre palpitant,
C'est le libre bonheur bercé par la ramure,
Bonheur bien enfoui, voisin du ciel pourtant !

Un nid, mon cher enfant, il me vient une larme,
Tant ce petit mot-là m'est allé droit au coeur,
Comme un chatouillement dont on souffre avec charme
De mes voeux fatigués, il émeut la langueur.

Ce mot a rencontré dans l'infini de l'âme,
Un oasis profond et soudain découvert
La source où se répand la fraîcheur sur la flamme
Et fait pour un moment oublier le désert.

Enfant, prends-moi la main, je me sens seul au monde
J'approuve les yeux clos ton choix que Dieu bénit
Des vierges, sur les prés dansent là-bas la ronde,
Choisis-moi la colombe et j'accepte le nid.

SULLY PRUD'HOMME.

LE CYGNE.

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes.
Le cygne, chasse l'onde avec ses larmes palmes.
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais ferme, et d'un blanc mât vibrant dans le zéphire
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un long navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène, allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthe
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et laissant les herbages épais
Traîner, derrière lui, comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent
Lui plaisent, il y rode ; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt, il pousse au large, et loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où tout forme un spectre confus,
Ou l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaieul ne bouge,
Que les reinettes font. dans l'air serein leur bruit,
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette
Comme un vase d'argent parmi les diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

SULLY PRUD'HOMME.

VERE NOVO.

Comme le matin rit sur les fleurs en pleurs ;
Oh ! les charmants petits amoureux qu'ont les fleurs !
Ce n'est dans les jasmins, ce n'est dans les pervenches,
Qu'un éblouissement de folles ailes blanches !
Qui vont, viennent, s'en vont, reviennent, se fermant,
Se rouvrant dans un vaste et doux frémissement.
O printemps ! Quand on songe à toutes les missives
Qui des amants rêveurs vont aux belles pensives,
A ces coeurs confiés au papier, à ce tas
De lettres que le feutre écrit au taffetas,
Aux messages d'amours, d'ivresse et de délire
Qu'on reçoit en avril, et qu'en mai l'on déchire,
On croit voir s'envoler, au gré du vent joyeux
Dans les prés, dans les bois, sur les eaux, dans les cieux,
Et rôder en tous lieux, cherchant partout une âme,
Et courir à la fleur en sortant de la femme,
Les petits morceaux blancs, chassés en tourbillons,
De tous les billets doux, devenus papillons.

VICTOR HUGO.

LE PERROQUET.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage,
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol, il trouvait des langueurs,
Et critiquait surtout telle ou telle cadence.
Le Linot, selon lui, ne savait pas chanter ;
La Fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure, il eut été son maître.—
Et qu'elle eut voulu profiter.
Enfin, aucun oiseau n'avait l'air de lui plaire
Et dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le Perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux des bois
Vinrent lui dirent un jour : " Mais, chantez-donc, beau sire,
Vous qui critiquez tout, faites qu'on vous admire.
Sans doute vous avez une brillante voix :
Daignez nous la montrer afin de nous instruire.
Le Perroquet dans l'embarras
Se gratte un peu la tête et fini par leur dire :
" Messieurs, je chante bien, mais je ne siffle pas."

FLORIAN.



